

## LE TAUREAU

Le personnage principal du drame réclame la première place. Le taureau de course est un fauve. Nul ne s'est jamais avisé de traire une vache de race « brava ». A l'égal du mâle, elle ne se laisse pas approcher et charge à la première provocation. Les veaux, avant même qu'ils tiennent vraiment sur leurs pattes, donnent le coup de tête. A trois semaines d'âge, si on parvient à les séparer de leur mère, il suffit d'avancer sa jambe vers eux pour qu'ils la frappent de leur os frontal et ne cessent que lorsqu'on s'éloigne hors de leur portée. Enfin, les taureaux adultes s'affrontent dans des combats violents, dont il est fréquent que l'un d'eux sorte blessé et même tué, si les gardiens (esp : *mayorales*) ne réussissent pas à les séparer à temps. Les élevages et, aussi bien, les *corrales* des *plazas* sont, de ce fait, soumis à une surveillance constante.

Tous les spécialistes de la zoologie s'accordent à reconnaître que le taureau de course procède des aurochs de l'époque néolithique, dont les troupeaux s'étendaient de l'ouest de l'Europe à la Chine. Le fait qu'il existait en Egypte une race de bêtes spécialement élevées pour le combat, laisse supposer à certains auteurs que les Arabes auraient pu les introduire en Espagne. Mais, comme elles aussi descendaient des aurochs asiatiques, le problème de l'origine ne serait pas changé, pour autant que cette opinion pût être contrôlée.

Leur provenance explique la sauvagerie innée des taureaux espagnols. Toutefois, l'animal actuel est le fruit d'une sélection méthodique destinée à maintenir et à développer en lui l'instinct combatif, suivant certaines conditions que l'on verra plus loin. Cette sélection date du XVIII<sup>e</sup> siècle et est strictement contemporaine – il est curieux de le souligner – de la transformation de la tauromachie qui ouvre l'ère moderne. Elle se fit sur la base de quatre élevages fameux : Jirona, Cabrera, Vasquez, Vistahermosa. Le premier était castillan ; les trois autres andalous. Avec le temps, les andalous éliminèrent les castillans, ainsi que les races locales de Salamanque et de Navarre. Aujourd'hui le taureau de Salamanque est de l'andalou transplanté. Le navarrais ne se retrouve à l'état pur qu'en Camargue française, ou dans l'élevage mexicain d'Atenco. Et, parmi les andalous, les Vistahermosa ont pris totalement le pas sur les autres familles. Ce sont leurs étalons qui ont essaimé un peu partout, renouvelant le sang des élevages d'Espagne, du Portugal, du Pérou, du Venezuela, de la Colombie, de l'Equateur et du Mexique. Tout au plus, subsiste-t-il en Espagne un quinze pour cent de Vasquez et pas à l'état pur. Les plus fameux, les Véragua, passés à Juan Pedro Domecq, ont été, eux-mêmes, croisés avec des Lacorte (Vistahermosa) en 1937. Certains gardent encore la robe claire (esp : *jabonero*) caractéristique des Vasquez. Cette recherche d'un type de taureau, présentant le maximum de qualités propres à animer le jeu des arènes, est le fait d'un groupement syndical des éleveurs espagnols (le Mexique possède une institution analogue et cela explique la qualité particulière de ses taureaux). Il monopolise les troupeaux de *casta*, à proprement parler : de race d'origine. La discipline, qu'il fait régner, a toujours été extrêmement sévère et, aujourd'hui, son autorité est confirmée par son rattachement au ministère de l'Agriculture. Nul ne peut acheter du bétail

brave sans adhérer à cet organisme, sans accepter sa loi et sans subir ses sanctions au cas de manquement au règlement commun. Il veille sur l'attribution des « fers » et des « devises » qui sont la marque distinctive de chaque élevage, surveille les ventes de vaches et d'étalons et tient une sorte de stud-book très semblable à celui qui a présidé à la sélection des pur-sang des hippodromes. Il peut, même, mettre à l'index des plazas qui chercheraient à tourner ses prescriptions. A côté des bêtes de *casta*, subsistent des animaux qui ont gardé l'*acometida*, c'est-à-dire l'instinct de la charge, mais se sont peu à peu domestiqués, car leur reproduction a cessé de faire l'objet de soins particuliers. On les appelle, communément, les *moruchos*. Dans la région de Salamanque, il n'est pas rare de voir des vaches de cette provenance dételées de la charrue, un dimanche, pour servir d'amusement sur la place publique et rendues, le lendemain, à leur tâche de labour. Les deux fonctions, alternativement remplies, ne semblent pas incompatibles, pour la plus grande surprise des étrangers non initiés à ces pratiques locales. En Bolivie, l'ancien matador Torquito affirme avoir vu, autrefois, des corridas choisies parmi les taureaux de demi-sang *criollos* que les Indiennes amenaient de la campagne avec un licol et qui étaient essayés dans l'arène, avant achat.

\*

\* \*

L'affinement de la race, dans le taureau de *casta*, est sensible au physique comme au moral. Il y a – et c'est naturel – une relation certaine entre la présentation de la bête et sa bravoure. Des sabots épaissis, des cornes grosses et blanches jusque vers leur pointe, une queue balayant, ou presque, le sol s'accompagnant, par exemple, d'un retour plus ou moins marqué à la *mansedumbre* ou à la couardise. Les deux dégénérescences du type et de l'instinct vont toujours de pair. Le taureau de combat est aussi différent du taureau de race laitière que le cheval de course peut l'être du percheron. Il est léger, fin de membres, tout en muscles et n'a de graisse que dans son garrot (esp : *morrillo*). Sa couleur est généralement d'un noir ébène, mais il peut être gris (esp : *cardeno*), pie (esp : *berrendo*) ou de robes plus claires sans que le bétail implique une moindre qualité. Les caractéristiques morales, recherchées dans le bétail de *casta*, sont au nombre de trois. La première est la bravoure. Par là, on entend le fait que l'animal charge à toute provocation, que celle-ci naisse d'un empiétement sur son terrain ou d'un simple appel de la part de l'homme dans tout autre terrain. Le taureau brave s'apprécie surtout à sa façon de prendre la pique. Il part droit, s'élançe à fond, pousse avec force pour jeter à terre le cavalier et ne s'écarte de sa prise que si on le détourne dans un *quite* (Acte du torero qui enlève le taureau à un adversaire sur lequel il s'acharne). Renverser le cheval est une question de force chez la bête, non de bravoure. Par contre, la résolution du taureau doit aller en progressant à chaque rencontre (Normalement, le taureau doit prendre ses piques dans le même secteur de l'arène. On ne l'emmène ailleurs que s'il hésite à recharger le picador sur le premier emplacement). Les Espagnols disent de lui *que ce crece con el castigo*, c'est-à-dire que sa combativité croît avec le châtime. Et le taureau de *casta* authentique garde sa bravoure intacte jusqu'à la fin du combat. Il en est tout autrement de l'animal craintif et fuyard qu'on qualifie de bœuf ou de *manso*. Notons, au passage, que dans la langue

espagnole *brava*, appliqué à une bête, veut dire tout simplement sauvage et *mansa*, domestique.

La seconde caractéristique est la noblesse, appelée aussi la suavité. On désigne ainsi la qualité d'un taureau qui, dans le jeu de cape ou de muleta, passe en baissant la tête mais sans donner de coup de corne (esp : *cornear*) au hasard, soit dans l'étoffe, soit dans le vide. Elle intéresse tout particulièrement le torero à pied et son art, dont elle est une condition essentielle. Son origine réside dans une moindre nervosité de la bête. A l'opposé du taureau noble ou suave, figure le *bronco* : un animal dominé par les nerfs, qui s'inquiète au point de laisser s'estomper ses instincts fondamentaux, se retient, puis part brusquement, s'arrête à mi-charge et donne des coups de corne dans tous les sens (*Bronco* en espagnol a le sens d'âpre. Dans cette acception, on dit un taureau *bronco*, une corrida *bronca*. Le mot « bronca », appliqué à une manifestation du public, a la signification d'une violente protestation ou colère de sa part). Ces défauts vont en s'accroissant au cours de la lutte et, si le matador n'y prête pas attention, le *bronco* finira « décomposé », suivant l'argot des professionnels. Rappelons au passage que le taureau de *casta*, comme tout produit de race, est d'une extrême nervosité naturelle. Un des secrets de son maniement est de ne pas la déclencher hors de propos. C'est la raison pour laquelle les bêtes, avant la course, sont placées dans les cellules obscures du *toril*, à l'abri de murs épais qui arrêtent les bruits de l'extérieur. On croit rêver quand on lit, dans une des premières lettres d'Espagne de Prosper Mérimée, que le taureau est aspergé d'acide picrique avant son entrée dans l'arène. Peut-être s'agissait-il d'un stratagème assez incroyable, pour exciter un bœuf dans une fête de village ? En réalité, c'est tout le contraire qui importe. La troisième qualité propre à la *casta* est l'*alegria*. Littéralement, on traduirait par l'allégresse. Il s'agit, en l'espèce, d'une promptitude à répondre à l'appel de l'homme, même à une indication ténue de la voix, et d'une façon de s'engager à fond dans le jeu du torero, pour son plus grans brio. L'antithèse de l'animal *alegre* est le *soso*, exactement le fade. Il passe, presque comme par obligation, avec une nonchalance qui enlève tout éclat au travail du matador. Le *soso* est toujours noble par essence. C'est un taureau dénué de nerf, autant qu'il est possible. Indistinctement, le *noble* peut avoir une bravoure limitée, et le *bravo* une dose de nerf qui le fait tourner au *bronco*. Les trois qualités ne sont pas strictement complémentaires chez l'animal. Elles sont le fruit des sélections et de l'attention qu'on y apporte.

Aussi, est-il procédé à des essais (esp : *tienta*) dans les élevages. Ils portent presque exclusivement sur les vaches et sur les étalons éventuels, puisque le taureau destiné à des corridas doit être *limpio*, c'est à dire n'avoir été soumis à aucune épreuve susceptible de lui apprendre à chercher l'homme sous le leurre. C'est, donc, par les parents que le contrôle s'opère. A cet effet chaque éleveur a une petite arène où les vaches sont lâchées, à tour de rôle, vers leurs trois ans. Un picador, armé d'une pique peu pénétrante et monté sur un cheval fortement caparaçonné, mesure leur bravoure. Durant ce premier temps, la cape sera utilisée juste le nécessaire pour aider le picador à remplir sa mission. Dans un second temps, la vache sera abandonnée à un torero professionnel ou amateur qui, en la toréant de muleta, fera ressortir son degré de noblesse. L'*alegria*, elle, se voit indifféremment dans les deux moments. Le propriétaire note méticuleusement chaque réaction importante de la

bête, pour la porter ensuite sur son livre d'élevage. Les vaches douteuses sont impitoyablement éliminées : leur échec les remet aussitôt dans le circuit de la viande de boucherie. Celles, qui ont donné satisfaction, seront réparties entre les étalons à l'époque de la monte, qui est généralement fixée au mois de mai pour que les veaux naissent au sortir de l'hiver. Chaque étalon couvre environ une quarantaine de vaches en quatre à cinq semaines, à raison de plusieurs saillies par jour. On se rendra compte tout de suite de l'importance que doit avoir un troupeau pour fournir un nombre modeste de corridas. Un élevage moyen donne, par année, une cinquantaine de taureaux. Des exemples, comme celui d'Antonio Perez Tabernero, de San Fernando, qui a battu tous les records avec cent vingt et quelques taureaux, sont l'exception. Or, pour assurer une vente annuelle de cinquante animaux de quatre ans, il faudra avoir en pâturage :

|                         |   |
|-------------------------|---|
| <i>bêtes de 1 an :</i>  | 50 veaux<br>60 génisses                                       |
| <i>bêtes de 2 ans :</i> | 50 veaux<br>60 génisses                                       |
| <i>bêtes de 3 ans :</i> | 50 taureaux<br>30 vaches (50% étant éliminées dans la tienta) |
| <i>bêtes de 4 ans :</i> | 50 taureaux<br>30 vaches                                      |
| <i>bêtes de 5 ans :</i> | 30 vaches   |
| <i>bêtes de 6 ans :</i> | 30 vaches   |
| <i>bêtes de 7 ans :</i> | 20 vaches (élimination par abattage)                          |
| <i>bêtes de 8 ans :</i> | 10 vaches (élimination par abattage)                          |

Soit près de cinq cents têtes de bétail, sans compter la marge à prendre pour faire face à la mortalité par maladie, par accident, par rigueur de l'hiver pour les nouveau-nés ou par sécheresse climatique raréfiant les herbages. Ces chiffres expliquent la cherté de l'élevage du taureau de course, les espaces qu'il implique, d'autant plus rares à trouver que la culture les revendique successivement, les renforts de nourriture en foin ou, encore, en avoine quand se préparent les corridas de taureaux de quatre ans. Ils dégagent un autre enseignement. Cent vingt vaches de quatre à huit ans mettront bas cent dix petites bêtes environ, dont près de soixante pour cent seront des femelles, et elles auront été couvertes par deux ou trois étalons seulement. C'est dire l'importance décisive de ces derniers et les précautions qui entourent leur choix. Tantôt, pour rafraîchir le sang, les éleveurs les achètent à un collègue spécialiste en la matière, comme l'est le fameux comte de la Corte, véritable distributeur d'étalons en Espagne et au-delà de l'Atlantique. Mais, généralement, ils procèdent par sélection. Une dizaine de taureaux de deux ans, du plus joli type et procédant des vaches ayant les meilleures notes de *tienta*, sont essayés dans la petite arène. Ils sont piqués sans qu'aucune cape leur soit montrée, de façon à pouvoir utiliser en corrida ceux qui n'auront pas été retenus. Les interventions des hommes à pied se font, alors, par appel de la voix et à la course. Le champion, seul, sera toréé à la cape et à la muleta et, si cette épreuve ne donne pas entière satisfaction, on recommencera avec un autre. Les efforts de l'éleveur tendent, par la combinaison des choix de vaches et d'étalons, à conserver la bravoure du bétail, tout en lui retirant du nerf pour le rendre *suave*.

Abondamment pratiquée aujourd'hui, pour se plier aux exigences du toreo moderne qui appelle un adversaire facile, cette opération s'avère délicate. Une erreur dans le dosage, voire une malchance, et la bravoure se rétracte : on retombe dans le *manso* ou le demi-bœuf. Il faut, alors, réinjecter du nerf. Aussi, en est-il un peu des élevages comme des grands crus : la valeur de leurs produits est appelée à varier d'une année à l'autre et pas seulement pour leur ensemble, sinon dans chaque cas particulier. A vrai dire, l'aficionado qui veut s'y reconnaître est plus mal placé que l'amateur de vins. Le nom d'une grande *ganaderia* (mot espagnol pour élevage) n'est jamais une garantie, si l'on ne suit pas ses croisements ou sa sélection, chose difficile car son propriétaire entoure du plus grand secret les opérations auxquelles il se livre. Il a suffi des répercussions de la guerre civile espagnole (des abattages en l'occasion) pour faire disparaître le vieux sang de Saltillo des bêtes que l'on court encore sous le nom prestigieux de don Felix Moreno Ardanuy. Les Concha y Sierra, malgré des efforts récents, ne se sont toujours pas relevés de la *mansedumbre* où les a laissés tomber la fameuse veuve du même nom. Antonio Perez Tabernero, à force de vouloir satisfaire certains toreros modernes, a amolli sensiblement - c'est le moins qu'on puisse dire - ses taureaux. Eduardo Miura, de si tragique mémoire, a suivi la même voie sans beaucoup plus de fortune. Une autre difficulté est la constante revente d'élevages à des propriétaires nouveaux ou, même, leur fractionnement. Peu de gens ignorent que les Murube continuent leur brillante carrière sous le nom d'Antonio Urquijo. Mais, combien s'y perdent dans l'éclatement des Villamarta en Carlos Nunez, Clemente Tassara et Ramos Paul, ou dans celui de Santa Coloma en Felipe Bartolome et Joaquin Buendia, ou encore dans celui des Graciliano Perez Tabernero en Escobar et Castillo de Higuera pendant que Graciliano, lui-même, a refait une sélection nouvelle et d'une grande classe avec quelques vaches et un étalon qu'il avait conservés. En fait, les seules *ganaderias* espagnoles sont passées de 94, en 1900, à 200 en 1950.

Une dernière complication vient de ce qu'à l'intérieur d'un même élevage les novilladas peuvent être commodes - suivant l'expression des toreros - et les corridas difficiles, tant, dans ce saut de trois à quatre ans, les taureaux peuvent accuser leurs caractéristiques originelles. C'est le cas de Manolo Arranz de Salamanque, dont le bétail a beaucoup de nerf, mais ne le montre qu'à quatre ans. Il a pu fournir les novilladas les plus nobles sans jamais obtenir, ou presque, que ses corridas ne fussent *brincas*. On trouve là l'explication maîtresse de l'irrégularité, extrêmement décevante, il est vrai, des spectacles tauromachiques. A l'intérieur d'une corrida fournie par un même éleveur, cette irrégularité s'accuse également d'une bête à l'autre, suivant l'ascendance, toujours variable, de chacune. Le grand public a, parfois, trop vite fait de juger du résultat artistique d'une journée, abstraction faite des adversaires opposés à l'homme. Le torero propose, bien entendu, mais, en fin de compte, le taureau dispose... Si l'on ne peut excuser un matador de ne pas tirer parti d'une bête de qualité, le meilleur artiste, il faut l'admettre, décevra forcément avec un animal qui se prête mal à son jeu, ne passe pas, donne des coups de corne ou se réserve. Souvent les toreros, qui ont paru les meilleurs, sont simplement ceux qui ont été les mieux servis dans la répartition du bétail.

\*  
\* \*

Tout l'art de toréer, si l'on y réfléchit, est étroitement lié à une seule et même action du taureau : sa charge. Depuis la première passe jusqu'à l'estocade finale, aussi bien à la pique qu'aux banderilles et à la muleta, on utilise pleinement l'élan de la bête (plus atténué au moment de l'estocade, il est vrai, mais encore essentiel). Sans charge, il n'y a plus de *toreo*. On est ramené, pourrait-on dire, au cas banal de la vache normande. Les *suertes* (Le mot désigne toute figure du jeu de l'homme avec la bête : à la cape, à la muleta, à la pique, aux banderilles, à l'épée) où le taureau ne passe pas, soit qu'on l'attire par devant, soit qu'on balaie les cornes avec l'étoffe, soit enfin qu'on le *descabelle*, ne sont que des recours. Elles ne constituent plus des *suertes*, à proprement parler. C'est, donc, le style de la charge du taureau qu'il importe au torero de bien connaître et de suivre dans ses éventuelles modifications. D'entrée, ou presque, la bête brave poursuit l'homme, arrive jusqu'à la barrière et met la corne dans le bois. Au contraire, le *manso* freine sur ses pattes de devant à l'approche de tout obstacle, comme s'il avait peur de l'aborder, puis, suivant son degré plus ou moins accentué de couardise, flaire le sol, gratte le sable, beugle, recule ou fuit devant la première cape qu'on lui tend et s'en va d'un petit trot, dit en espagnol trot de cochon (*trote cochinero*). Dans son départ, la charge peut être spontanée (*toro alegre* ou retardée (*toro tarde*). Elle doit, quelquefois, être « arrachée » à la bête en marchant sur celle-ci (*toro reservado*).

Dans son rythme, elle peut être brusque (*toro bronco*) ou progressive (*toro de buena embestida*).

Dans sa mesure, elle peut être longue (*toro de arrancada larga*) et permettre beaucoup de jeu, ou courte (*toro de arrancade carta*) et aller en s'épuisant, ce qui oblige l'homme à se placer de plus en plus près pour que l'animal ne s'arrête point au milieu de la passe. Sur son parcours, le taureau peut tenir la tête haute ou la baisser (*humillar*), ne pas donner de coups de corne (*toto noble*) ou le faire simplement de la pointe (*puntear*) ou donner un coup de côté (*cornear*) ou le donner par le haut (*derrotar por alto*). Il frappe généralement de la même corne, donc dans une seule direction, mais il arrive aussi qu'il emploie successivement les deux (*toro descompuesto*). Sur la fin de charge, le taureau peut passer droit (*toro de embestida*) et, aussi bien, coller à l'homme d'un côté déterminé (*ceñirse ou colarse*), biaiser (*cortar el terreno*), ou encore chercher le torero sous le leurre (*toro avisado ou de sentido*). Après la charge, la bête peut s'échapper (*toro huido*), ou revenir seule ce qui est un signe de parfaite combativité, ou se retourner avec un excès de tempérament (*toro revoltoso*).

Une indication importante est, également, la force que l'animal non seulement apporte dans son élan, mais conserve d'une charge sur l'autre, ce qui le fait déclarer *de muchas piernas* (de fortes jambes) ou *flojo* (faible). Enfin, l'attaque du taureau peut être affectée par des considérations tirées de sa vue. Est-elle longue, il partira de loin. Est-elle courte, il le fera à proche distance de l'homme. S'il s'avérait borgne, il conviendrait de l'aborder par le côté de l'œil mort, de façon à lui indiquer

toujours sa sortie dans la direction de l'œil vivant. Toutes ces données sont capitales pour la direction du combat. Elles dictent à l'homme le choix précis de sa position, les précautions personnelles à observer, les moyens à utiliser pour ne pas développer les caractéristiques gênantes de la bête et pour tendre, au contraire, à les réduire. Aussi, derrière son *burladero* ou abri de planches apposé contre la barrière, le matador observera-t-il attentivement l'entrée de son adversaire dans l'arène et, surtout, ses premiers assauts contre les hommes de sa *cuadrilla*. Une fois son opinion formée, et il ne lui faut pour cela guère plus d'une minute, il en vérifie l'exactitude dans les *véroniques* (Passes de capes, baptisées d'après le geste biblique de sainte Véronique présentant un linge au visage du Seigneur avec lesquelles on arrête le premier élan du taureau) qu'il donne lui-même. Puis de *quite en quite* (Rappelons que ce sont les passes de cape avec lesquelles on détourne le taureau du picador) il suit la transformation du taureau sous l'effet des piques, soit qu'il s'améliore (esp : *ir a mas*), soit qu'il baisse de ton (esp : *ir a menos*), ou encore s'alourdisse (esp : *quedarse*) auquel cas le seul recours laissé à l'homme serait d'avancer l'étoffe sous le mufler de l'animal et de l'attirer centimètre par centimètre (esp : *tirar del toro*).

Quand un bon *espada* (autre mot espagnol pour matador) se retire à la barrière, pendant la pose des banderilles, il sait exactement – sauf erreur ou omission – la *faena* (ou travail) de *muleta* (La *muleta* est une étoffe de flanelle rouge, de proportion moins grande que la cape, mais montée sur une béquille de bois. Le matador la prend quand il va affronter seul le taureau pour le tuer. Utilisable dès que la bête a raccourci la longueur de ses charges, elle donne à l'homme plus de précision dans son jeu.) qu'il va pouvoir faire. Il sait s'il doit employer des passes par le bas ou de châtiment (ainsi dénommées parce qu'elles obligent essentiellement le taureau à se retourner sur un rayon plus court que son épine dorsale et le brisent) au cas où la bête aurait gardé un excès de force, passerait mal ou donnerait des coups de tête désordonnés. Il sait, dans l'hypothèse contraire, de quel côté elle passe le mieux et, en conséquence, de quelle main, la droite ou la gauche, il doit toréer de préférence. Il sait où se placer et comment dominer. Il sait approximativement le nombre de charges qu'il est en droit d'attendre du caractère de l'animal et arrête, d'après lui, le nombre de passes possibles, de manière à ne point le dépasser malgré les exhortations des spectateurs qui lui demanderaient de poursuivre le jeu. Il sait les *desplantes* qu'il pourra risquer : caresse des cornes, agenouillement, *telefono* (nom donné à l'accoudement sur le front du taureau, mis à la mode par le Mexicain Carlos Arruza). Il sait, en dernier lieu, quelles difficultés offrira le taureau au moment de l'estocade (coup de corne à droite, donc sur la sortie naturelle du matador, tête trop haute ou trop basse...) et la façon de s'employer à les atténuer (Le coup de corne à droite se corrige en toréant systématiquement sur la gauche. La tête se relève par des passes hautes ou se baisse par des passes basses). L'application de ces données ne sera plus pour lui qu'affaire de volonté et de chance. Sil ne doute pas – comme disent les professionnels – et prend soin d'écartier tous ses camarades, dont la présence à ses côtés pourrait distraire la bête, celle-ci se livrera à lui. Dans le cas contraire, elle échappera à son contrôle et l'acculera à une simple action défensive. On aurait tort de croire que cette connaissance de son adversaire soit le seul fait du torero. Le vrai public des courses de taureau, le public coutumier, celui des amateurs, procède aux mêmes observations. Sa réaction normale est semblable à celle d'un jury de baccalauréat. Le

taureau, sorti du *toril*, est la question tirée au sort. Le torero, la personne examinée. S'il a mal lu l'énoncé du problème, on ne sait pas le résoudre, on le recale, c'est-à-dire qu'on le conspue. Dans le cas contraire, on l'approuve, on l'applaudit avec l'intime satisfaction d'avoir vu clair soi-même : l'élève a donné raison au maître. Tantôt, comme dans tout examen, surgit l'imprévu. Un candidat apporte des solutions plus simples et d'une élégance à laquelle le jury n'avait pas pensé. Alors, c'est le cas génial, Joselito, Belmonte, Manolete... Et le public, émerveillé par la révélation, déborde d'enthousiasme !

\*  
\* \*

Si sauvage que soit le taureau de combat, il n'est pas totalement réfractaire à un certain apprivoisement. Ce sont, toutefois, des tentatives difficiles à réussir et très rarement vues. L'exemple, le plus frappant, est celui du taureau « Civilon ». Un *novillero* prématurément retiré de la profession, Isidro Alvarez, était employé dans l'élevage de Juan Cobaleda de la province de Salamanque. Ayant remarqué un jeune mâle particulièrement noble, il s'amusa à lui donner à brouter, du haut de son cheval, des branches de chêne chargées de glands, dont les bêtes à corne sont très friandes. Avec le temps, il descendit de cheval, offrit les glands à bras tendus, puis, raccourcit les distances et finit par caresser « Civilon » – tel était son nom – sous le cou. Apparemment, c'est le point de plus grande sensibilité de l'animal, détail qui vaut d'être livré à ceux qui seraient tentés de répéter l'expérience. De nombreux articles, accompagnés de photos évidemment assez surprenantes, parurent dans la presse. L'histoire de « Civilon » fit, ainsi, le tour de l'Espagne. Pedro Balaña, l'impresario de Barcelone, pensa au printemps de 1936 que ce serait une façon de remplir ses arènes que de l'inclure dans une *corrida de muerte*. Son calcul s'avéra juste. Tout le monde voulut voir si le taureau domestiqué avait perdu, ou non, sa bravoure. En fait, il ne l'avait pas perdue. Après quelques véroniques de Luis Gomez El Estudiante, il prit, coup sur coup, deux bonnes piques. Cette démonstration faite, le public réclama la grâce de « Civilon », qui fût aussitôt accordée. Alors, Balaña dit à Isidro, qui suivait la course derrière la barrière : - saute dans l'arène et caresse-le. Je te donne deux mille pesetas, si tu le fais. Sans doute, et surtout à l'époque, cette somme était-elle la bienvenue dans le porte-monnaie d'Isidro, puisque avec une peur qu'il avoua plus tard avoir été la plus grande peur de sa vie, il se décida à sauter et appela « Civilon » en lui tendant une poignée de foin. L'animal, malgré le violent combat par lequel il était passé, le reconnut et vint se frotter à lui comme un gros chien. Participant de l'émotion générale, Juan Cobaleda racheta son taureau à Balaña pour le ramener à l'élevage. Mais les plaies, laissées par les piques, devaient être soignées avant qu'il entreprît le voyage. Il fut donc décidé qu'il resterait aux corrales de Barcelone, le temps nécessaire à sa guérison. Là-dessus arriva le 18 juillet 1936, date de l'éclatement de la guerre civile espagnole. Un soir, des miliciens abattirent « Civilon » au fusil, pour le manger. Son extrême noblesse l'avait sauvé, mais son poids de viande le perdit. Triste contradiction de son destin de bonne bête !